

J.-C. DINGUIRARD

---

Un linguiste maudit :  
Alcée Durrieux

---

---

---

---

via domitia XIX, 1976

J.-C. DINGUIRARD

Un linguiste maudit :

Alcée Durrieux

C'est en vain, je crois, qu'on chercherait dans la Bibliographie d'un ouvrage de linguistique gasconne, même un peu ancien, la moindre référence aux travaux lexicographiques d'Alcée Durrieux. Il est pourtant l'auteur d'un

*Dictionnaire étymologique de la langue gasconne avec la racine celte ou grecque de chaque mot gascon suivi du mot latin et français.* Auch, imprimerie G. Foix, 2 vol. de 371 et 544 pp., 1899 et 1901.

Cet important ouvrage est un mal-aimé, peut-être, et à coup sûr un méconnu : ceci s'explique par le fait qu'il ne fut tiré qu'à cent exemplaires — ce qui en fait une curiosité pour bibliophiles; cela, sans doute, parce que l'auteur, avec une vivacité de plume qui témoigne de la jeunesse de ses quatre-vingts ans, prend le contre-pied de théories linguistiques assez unanimement admises.

Une première lecture montre chez AD tous les stigmates du *crank*, tels que les expose Martin Gardner, de l'*hétéroclite* ou *fou littéraire* cher à Raymond Queneau, et on est tenté de voir en lui un superbe visionnaire de la linguistique, à peine moins culminant que Brisset ou Prat, tant sont parfois inattendus ses commentaires (ils tiennent le premier volume de ce *Dictionnaire* au titre trompeur) (1).

C'est ainsi qu'AD juge nécessaire de s'appuyer longuement sur l'autorité de Polybe pour bien persuader le lecteur que « près de deux-cents ans environ avant César, les Gaulois avaient une langue » (I, pp. 17 s.); qu'il affirme que « le gascon est antérieur de bien des siècles au latin » (I, p. 210); qu'enfin le latin n'a jamais pu s'introduire en Gaule, non seulement parce qu'on n'adopte pas la langue

---

(1) Sur les *fous littéraires*, on consultera notamment le n° 4 de la revue *Bizarre* (Paris, 1956), consacré aux « Hétéroclites et fous littéraires »; Brisset y figure évidemment en bonne place, dont M. Foucault vient de nous donner une réédition, mais non J. Prat, auteur de *Les langues nitales. D'où viennent les langues préfixales dites langues bantoues ? Elles viennent de la langue latine* (c.r. de cet ouvrage dans le n° 14 des *Subsidia Pataphysica*). — En outre : R. Queneau, *Les enfants du limon* (Paris, 1938), véritable mine de renseignements, mais qui néglige un peu les visionnaires de la linguistique; M. Gardner, *Les magiciens démasqués* (Paris, 1966), surtout consacré aux « sciences exactes », et limité au domaine anglo-saxon — de très intéressants compléments européens ayant été cependant ajoutés par la traductrice, B. Rochereau. — Qu'il nous soit permis de déplorer que n'ait jamais été publié le fichier des folies linguistiques que tenait à jour le grand L. Bloomfield !

d'un occupant détesté, mais surtout parce que « la langue Latine ne fut jamais parlée en Italie, pas même dans le *Latium* » (II, p. 10)... Partant, le gascon ne saurait offrir le moindre rapport avec le latin, et AD de brocarder les « extracteurs de quintessence latine » (I, p. 94), ces « savantissimes Néo-latins » (I, p. 22). Quelques-uns sont nommés : « Raynouard, chercheur persévérant, a toute l'ingénuité d'un savant égaré dans ses rêves » (I, p. 66); « le savant Gaston Paris et sa nombreuse école » (I, p. 3) surtout sont visés en de nombreuses occasions : « les lettrés superficiels, les plus nombreux, boivent les eaux de la science en courant, comme les chiens d'Égypte celles du Nil, pour échapper aux crocodiles. Puis ils nous proposent leurs imaginations invraisemblables pour vérités démontrées. Il n'est pas défendu, fort heureusement, de les dépouiller de leurs oripeaux : seul moyen de les apprécier suivant leurs mérites » (I, p. 57)... Bref : « la Philologie serait-elle exclusive des simples notions du bon sens ? » (I, p. 144).

En bien des cas, il faut le signaler, les Philologues Officiels paraissent rejoindre un troupeau de phantasmes familiers à AD : « voilà bien dans toute sa pureté la théorie de nos Philologues Officiels, (...) Jésuites, Juifs, Positivistes ou Athées à l'occasion » (I, p. 191). AD soupçonne d'ailleurs chez eux des influences peu patriotiques — sans qu'on sache très bien si c'est celle de l'Allemagne où vit « un peuple nombreux et aguerri qui a remis en honneur la maxime favorite d'Attila : *La force prime le Droit* » ; celle des États-Unis (« la doctrine chère aux Pirates, développe ses racines ailleurs qu'en Allemagne ») ou celle de l'Angleterre, « grande Nation de proie, généralement détestée, aux appétits toujours inassouvis, qu'on rencontre menaçante, sur tous les grands chemins de la terre et de la mer, avide de butin bien ou mal acquis » (I, pp. 7 s.). Tous ces gens en effet empêchent l'union de cent millions de Français, Espagnols, Italiens..., qui pourtant un jour, « serrant la main fraternelle de cent millions de Slaves, calmeront enfin ces ambitions sans mesure » ... Revenons au point de vue purement linguistique : la vérité est pourtant simple, aux yeux d'AD :

#### 1. Le latin n'a pu être parlé en Gaule :

— parce que l'Italie, dès Auguste, fut exonérée du Service Militaire, et que les légions ne comprenaient donc que des non-latinophones (II, p. 10) : « Qui donc se doutait de la langue Latine dans la Gaule des premiers siècles de l'Ère chrétienne ? Quelques soldats peut-être, quelques rares lettrés, des gouverneurs ou administrateurs, et c'est tout » (I, p. 53);

— parce que c'était une langue de sauvages, alors que les témoignages antiques s'accordent à voir dans les Gaulois un peuple fort civilisé; un exemple : selon Tertulien, les Romains lors des jeux du Cirque n'hésitaient pas à uriner en public, et AD de s'exclamer : « Et ces sauvages auraient civilisé les Gaules ! » (I, p. 107);

— mais la meilleure preuve que les Gaulois n'ont pu en aucun cas adopter le latin, c'est qu'après tant de siècles leurs descendants se montrent encore incroyablement rebelles à cette langue : « à cette heure encore, notre jeunesse lettrée consacre huit années à l'étude ingrate de cette langue enseignée cependant avec art et méthode. Combien sont-ils, non pas qui la parlent, mais qui puissent seulement en expliquer les Auteurs à livre ouvert ? » (I, p. 116).

## 2. C'est donc qu'on y parlait grec :

— « Diodore et Strabon ont fait du *Gaulois* un portrait qui devait être ressemblant. Ils nous le montrent porteur d'un grand sabre, spāthē, la *spado* des Espagnols, l'*espaso* des Gascons, ou armé de la lanchē, la *lanso*, avec laquelle il dormait, vêtu de braies, brachos, *Las Bragos* Gasconnes, et portant mustax, *moustachous*. Tels étaient bien nos Aïeux » (I, p. 25). — On peut d'ailleurs préciser quel dialecte parlaient ces Grecs de Gaule : « les milliers de mots Grecs relevés dans notre Lexique appartiennent principalement au Dorien. Nous recommandons cette observation aux Hellénistes » (I, p. 27). — Que nos ancêtres les Gaulois parlaient grec, cela se vérifie aisément par la concordance des trois langages : grec, français, gascon; de cette concordance est exclu le latin. Ainsi :

<i>grec</i>	<i>gascon</i>	<i>français</i>	<i>latin</i>
collaō	> koula	= coller	≠ agglutinare
calpadzō	> galoupa	= galoper	≠ currere
chitonion	> koutilhoun	= cotillon	≠ tunica
margos	> margot	= margot	≠ pica graeca
ētron	> estroun	= étron	≠ merda
egcairos	> encaro	= encore	≠ adhuc

etc. Certes, AD est conscient que ses étymologies ne sont pas celles que l'on admet couramment; mais il fait remarquer qu'elles sont, et de loin, plus simples que celles de Ménage (*brandir* < VIBRARE, *haricot* < FABIA, etc.) ou de Littré (*omelette* < lumelle, etc.).

— une autre preuve qu'on parlait grec en Gaule, c'est que ce pays fut évangélisé par des Apôtres originaires de Grèce, et helléno-phones : comment eussent-ils pu convaincre et convertir, s'ils n'avaient parlé la même langue que les indigènes ? Ainsi, pour prendre un exemple, « tout est Grec dans le Lyon du deuxième siècle; non pas les Apôtres seulement, mais la population comme la langue elle-même » (I, p. 48). D'ailleurs, les combats postérieurs de saint Irénée contre des *Gnostiques*, comme aussi plus tard la guerre contre les Cathares (catharoi) ne sont-ils pas révélateurs d'une origine grecque : « cette bataille doctrinale entre des Grecs, en plein pays Gaulois, ne vaut-elle pas la plus claire des démonstrations ? » (I, p. 50).

— enfin, milite en faveur de l'unité gallo-grecque une totale communauté de civilisations : mêmes instruments de musiques (*lou tympanoun*, *tumpanos* : I, j. 87), mêmes coutumes (*Laguilhouné* = *aki-l'a-naou* < *agchi-len-neos* : I, p. 94), mêmes croyances (outre l'Hercule gaulois, qui était grec, on remarquera que « la fontaine Municipale de Lectoure (Gers) est encore appelée *Hounthèlio* (ēlios, soleil). Elle coule dans une vaste salle exposée au Midi : « I, p. 102), etc. De cette communauté de civilisations nous restent quantité de noms propres grecs, tous très usuels : *Aglaé*, *Chloris*, *Chrysostome*, *Délie*, *Zoé*, *Zénobie*... « Y a-t-il en France une rue de Ville ou de Bourg où ces noms bien Grecs ne soient pas prononcés chaque jour ? pourquoi cette fidélité invincible des familles Françaises à les conserver !!! » (I, p. 256).

Linguiste visionnaire, donc, Alcée Durrieux ? Peut-être. Mais nous n'oserions l'affirmer. Car à le lire aujourd'hui, le gasconisant se demandera en définitive *si AD était aussi délirant qu'il y paraît*.

Son obstination à chercher ailleurs que dans le latin des origines au gascon, il n'est guère de gasconisant qui ne la connaisse — qu'on suggère une parenté avec le Basque, ancienne (G. Rohlfs) ou moderne (J. Corominas), ou même qu'on constate combien l'occitan se singularise, parmi toutes les langues romanes de l'Ouest, par la prolifération des hellénismes (W. v. Wartburg)... (2). Par ailleurs, AD a parfois des intuitions de génie. On trouvera chez lui une poéti-

que théorie des *strats* (I, pp. 20 s.) comme la claire conscience de l'écologie du langage (I, p. 14) ; toujours, il affirme que pour caractériser une langue, le Lexique est bien moins essentiel que la Grammaire (I, pp. 64, 152) ; il n'hésite pas à compléter son étude linguistique d'une étude ethnographique (I, pp. 72 s.) qui inclut notamment l'importante question juridique (problème que reprendront A. Brun et P. Ourliac) ; montre de l'intérêt pour des travaux qu, avec les moyens de l'époque, annoncent de façon troublante la glottochronologie (I, pp. 164, 171)... (3).

On hésite donc, face à tant de découvertes pressenties par AD : et si le délire d'hier promettait les belles moissons de demain ?

Qu'on nous pardonne d'ajouter sur la lancée nos commentaires à ceux d'AD : c'est que son cas incite à l'introspection. Voilà un auteur qui refuse la parenté du latin et du gascon parce qu'il entend valoriser son *patois* : peut-on affirmer que tel essai de systématique des relations euskaro-gasconnes soit totalement pur d'un certain goût pour l'exotisme, qui assume en définitive le même rôle ?... Ce sera là notre première conclusion : que le linguiste, lui aussi, relève de l'ethnologie du langage.

La seconde, c'est que la valorisation d'*Ego* est communément acquise aux dépens d'*Alter*. AD ne s'occupe guère que du gascon ; mais ne retrouve-t-on pas un mouvement psychologique semblable au sien chez tel Roumain revendiquant pour sa langue une origine pure de toute influence slave ? Chez tel occitaniste engagé truffant d'ibérismes son parler, par répulsion envers le français ?... (4). La haine du

---

(2) Cf. G. Rohlfs, *Le gascon* (Tübingen-Pau, 1970), *passim*. — J. Corominas, *La toponymie hispanique préromane et sa survivance du basque jusqu'au bas moyen âge*, Actes du 6<sup>e</sup> C.I. de Sciences Onomastiques (München, 1960) : « le basque des Pyrénées centrales a survécu en partie jusqu'à la moitié du moyen âge » (p. 119). — W. von Wartburg, *La fusion du grec, du latin et du gaulois en occitan*, Actes du 10<sup>e</sup> C.I. de Linguistique et Philologie romanes (Paris, 1965) : « l'Occitanie a eu un substrat qui manque aux autres langues de la Romania occidentale : c'est le grec » (p. 4 du tiré-à-part).

(3) Cf. A. Brun, *Linguistique et peuplement*, RLiR 47-48 (1936), exécuté sommairement par W. v. Wartburg, *Fragmentation linguistique de la Romania* (Paris, 1967), p. 106 s. — De P. Ourliac, cf. notamment *Coutumes et Dialectes, note sur la géographie coutumière du Sud-Ouest au Moyen-Age*, dans *La Voix de la Gascogne* [journal de l'Association des Gascons de Paris], n<sup>o</sup> 10, dernier trimestre 1959.

(4) R. Lafont, *Acculturation, aliénation ethnique et dégénérescence patoisante dans une situation ancienne de contacts linguistiques : questions de méthode*, *Ethnies* 3 (1973) : « dans P. Martin, *Etude sociologique de 3 cas de diglossie*, on trouve le cas d'un locuteur de Mèze (Hérault) qui par « répulsion » du français (adhésion à une culture occitane contestataire) plaque sur l'occitan du catalan (il est marié à une Catalane, parle et lit le catalan) et du castillan » (p. 32).

voisin, sans doute, est une motivation essentielle : pas n'importe quel voisin cependant, mais bien celui qui connaît, en vous ressemblant beaucoup, une situation supérieure (5).

Ceci pourrait conduire à quelque généralité. Par exemple : que toute langue porte en elle le germe d'une hyper-dialectalisation par hypertrophie de la sous-fonction de démarcation (6) — c'est-à-dire porte en elle le germe de sa propre destruction. Dans une telle perspective, tout Purisme linguistique riche d'apparaître comme un élément pathogène.

---

(5) Comp. K. Lorenz, *L'agression, une histoire naturelle du mal* (Paris, 1969), *passim*.

(6) Cf. J. Séguy, *La fonction minimale du dialecte*, Les dialectes romans de France à la lumière des Atlas régionaux (Paris, 1973). C'est cet article qui fonde concrètement la théorie de la double fonction du dialecte, dont les généralistes avaient parfois eu l'intuition (sur ces antécédents, cf. notamment A. Meillet, *Linguistique historique et linguistique générale* 1, notamment p. 110, et A. Martinet, *Dialect*, Romance Philology VIII-1 (1954) ainsi que *Eléments de linguistique générale* (Paris, 1960), p. 160).